



La Cène Littéraire
Lecteurs engagés!

Mongo Beti

Ecrivain engagé

IMPRESSUM

Rédaction: Ambroise KOM

Edition, Conception, maquette, lithographie: La CENE Littéraire

© Copyright: La CENE (Cercle des amis des Ecrivains Noirs Engagés)

c/o Flore Agnès NDA ZOA MEILTZ, Ecublens, Suisse

La brochure est gratuite et peut également être téléchargée au
format Pdf sur le site www.lacnelitteraire.com

Par souci de lisibilité, le masculin générique est utilisé pour désigner les personnes des deux sexes.

Nous remercions les lectrices de leur compréhension.



La Cene Littéraire

Lecteurs engagés!

La CENE (Cercle des amis des Ecrivains Noirs Engagés), association sans but lucratif, a été fondée par Me Flore Agnès NDA ZOA MEILTZ le 1er juillet 2015 et immatriculée au Registre du Commerce du Canton de VAUD sous le numéro CHE-256.373.796.

La CENE a pour buts associatifs: de promouvoir la lecture des œuvres des écrivains noirs engagés dans une cause politique, économique, philosophique, historique, sociétale ou sociologique du monde Noir, d'œuvrer à la médiatisation de leurs œuvres et à la vulgarisation de leurs combats et de soutenir financièrement et juridiquement les écrivains noirs engagés qui sont dans le dénuement.

La CENE concrétise ses missions par : la remise annuelle du «Prix de l'engagement littéraire », la remise annuelle du « Prix du livre engagé », la mise en avant annuelle et médiatique d'un auteur Noir engagé, dont les travaux entrent en résonance avec les valeurs de l'association et les enjeux actuels du monde Noir, l'organisation des Cafés littéraires, lieux de rencontre et d'échanges entre lecteurs et auteurs, la création d'un fonds et d'une cellule juridique destinés à soutenir les écrivains noirs engagés.

Pour l'année 2016, La CENE a décidé de revisiter l'œuvre de l'écrivain Mongo Beti et le Professeur Ambroise KOM nous a fait l'amitié de nous céder ce texte que nous vous offrons sous la forme d'une brochure. Nous espérons qu'elle vous permettra de redécouvrir ou même de découvrir la vie, mais aussi les créations et les combats de cet immense intellectuel qu'était Alexandre BIYIDI AWALA.

Flore Agnès NDA ZOA MEILTZ



MONGO BETI

Mongo Beti fut un écrivain passablement atypique. Professeur de lettres classiques sa vie durant, il était très français de culture; extrêmement critique des traditions africaines qu'il qualifiait d'archaïques, il fut néanmoins un farouche défenseur de l'identité africaine et du droit des Africains à la libre gestion de leur destin. Romancier, essayiste, éditeur, éditorialiste, libraire et militant politique, il refusa, à l'instar de nombre de diplômés de sa génération, de se ranger et de succomber aux délices du pouvoir.

Fils de Régine Alomo et Oscar Awala, Alexandre Biyidi Awala, alias Eza Boto, alias Mongo Beti est né le 30 juin 1932 à Akométam, commune de Mbalmayo, à 60 km au sud de Yaoundé, capitale du Cameroun. Il fit ses études primaires à l'école des missions catholiques puisqu'à l'époque, l'école publique était réservée aux enfants des notables et autres agents de l'administration coloniale (Kom 2002, 23-35). Mais, reconnaît-il, l'école catholique était doublement efficace du fait que les parents faisaient totalement confiance aux enseignants qui par ailleurs avaient des techniques tout à fait probantes pour enseigner la langue française, sésame indispensable pour s'insérer dans le système administratif colonial. Installé comme pensionnaire dans une famille de Mbalmayo, à 12 km de son village entre 1939 et 1943, Mongo Beti avoue n'avoir rien appris d'autre que le français pendant ses études primaires, pour le plus grand bonheur de ses parents! Les enseignements d'arithmétique, de géographie et d'histoire étaient quasi inexistantes. L'école était donc conçue pour former de simples interprètes au service de l'occupant.

À la fin de ses études primaires, Mongo Beti est admis en sixième au pré-séminaire d'Efok et en cinquième au petit séminaire d'Akono. Mais il est mis à la porte quelques mois plus tard parce qu'on ne le trouve pas du tout fait pour la prêtrise. En effet, bien qu'il soit bon en français et en latin, il donne des signes évidents d'ennui en histoire sainte et il n'aime pas mémoriser le catéchisme. Heureusement pour lui, il avait été créé à Yaoundé une école secondaire pour assurer l'éducation des enfants des administrateurs des colonies. Et, grâce à l'ambiance libérale survenue au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, cette institution, devenue plus tard le Lycée Leclerc, avait ouvert ses portes à quelques enfants d'Africains. Fort de ses compétences en latin, le jeune Mongo Beti réussit haut la main l'examen d'entrée au Collège classique et moderne mixte de Yaoundé en 1946. Il y restera jusqu'à la fin de ses études secondaires en 1951, année où il va poursuivre des études supérieures en France après son succès au baccalauréat de l'enseignement secondaire.


De se retrouver élève à Yaoundé à la fin des années 1940, au moment de la naissance de l'Union des Populations du Cameroun (UPC), qui initia les luttes de libération du pays, éveille assez tôt le militantisme de Mongo Beti. À Yaoundé, il fréquente les meetings de Ruben Um Nyobè et se laisse charmer par le discours nationaliste du leader le plus charismatique de la lutte révolutionnaire camerounaise. Par ailleurs, d'être passé par l'école catholique exclusivement réservée aux Africains et d'avoir étudié par la suite dans une institution initialement réservée aux «petits Blancs» lui fait comprendre combien la philosophie qui présidait à la formation des Africains était passablement différente de celle qui guidait l'école métropolitaine:

Notre programme [...] n'avait rien à voir avec celui de la métropole. Il avait pour substrat une certaine conception du Noir et de sa fonction dans la société coloniale. C'était un être inférieur qui devait remplir des fonctions subalternes. Et pour ce faire, il fallait un certain bagage qui n'avait rien à voir avec la finalité de l'éducation en France où le système éducatif vise à former un certain type d'homme et à donner à l'enfant le sens critique qui libère des préjugés et des superstitions (Kom 25).

© Ruben Um Nyobe

En 1951, Mongo Beti s'envole pour la France où il s'inscrit à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-en-Provence pour effectuer des études de lettres classiques. Du fait de la naissance du mouvement de la Négritude dans les années 1930 en France, Paris était en train de devenir la capitale littéraire des colonies françaises d'Afrique. Sans nécessairement s'inscrire dans la mouvance de la Négritude, Mongo Beti collabore étroitement avec les milieux littéraires africains de France, en particulier avec Alioune Diop, le fondateur de la maison d'édition Présence Africaine (1947) et de la revue du même nom. C'est ainsi que dès 1953, il publie sa première nouvelle, «Sans haine et sans amour» dans Présence Africaine (no 14, 1953, 213-220; repris dans Présence Africaine no 163/164, 55-60) sous le pseudonyme de Eza Boto. L'histoire qui se déroule dans un pays africain sous occupation (Le Kenya de la guerre des Anglais contre la révolte des Mau-Mau), est construite un peu sur le mode du thriller avec la mise en exergue de l'angoisse de Momoto. La Home Guard recherche ce dernier pour avoir, en compagnie de quelques complices, agressé un automobiliste au volant de son véhicule. Le lecteur apprend assez rapidement qu'en réalité, Momoto s'est fait le justicier des hommes à peau sombre depuis qu'il a compris que dans le monde tel qu'il va, les hommes à peau claire ont le monopole de la puissance matérielle, des honneurs, des dignités, bref de tous les avantages. D'ailleurs, constate-t-il, «ce contraste entre les deux destins des deux races d'hommes vivant côte à côte n'était pas spécial à son pays, s'étendait au monde entier» (Présence Africaine 164/165, 57). Momoto est devenu un enragé qui rêve d'exterminer tous les Blancs au nom de la race noire. Mais, «s'il haïssait les Blancs, il méprisait surtout leurs amis noirs qui, à ses yeux, étaient des lâches, des traîtres, des gens en qui leurs ancêtres ne se reconnaîtraient pas, s'ils revenaient à la vie» (58). «Sans haine et sans amour » dévoile la forte conscience historique et raciale et pose les jalons de la protestation contre les injustices, autant de thèmes qui, par la suite, marqueront la plupart des écrits de Mongo Beti.





Un an plus tard, Présence Africaine publie son premier roman, *Ville cruelle* (1953), également sous le pseudonyme d'Eza Boto. Mongo Beti, soulignons-le, n'a que 21 ans! *Ville cruelle* qui est le premier roman de langue française jamais écrit par un Camerounais est devenu un classique de la littérature africaine. Le protagoniste principal en est Banda, jeune paysan orphelin qui a travaillé dur dans la cacaoyère héritée de son père pour se donner les moyens de payer la dot que lui réclament ses beaux-parents et se marier pour faire plaisir à sa mère grabataire. La vente de son produit le met en contact avec le milieu urbain et les pratiques mafieuses mises en place par les commerçants grecs pour voler les paysans. Sous prétexte que son cacao n'est pas bien sec, on prétend le jeter au feu alors qu'il s'agit d'une simple stratégie de détournement.

Au-delà de la dépossession de Banda, le roman est aussi une mise en question des pratiques politiques, administratives et religieuses introduites par l'Occident. Les politiques coloniales sont violemment discriminatoires. Les paysans sont attirés vers la ville, juste pour être immédiatement rejetés en périphérie. Tanga, la ville cruelle est coupée en deux: le Tanga des Noirs et le Tanga des autres ou le Tanga étranger réservé aux bâtiments administratifs et aux commerces, essentiellement tenus par des Grecs. Blancs et Noirs se côtoient, mais ne communiquent guère entre eux. De plus, les Noirs dont les dieux ont été invalidés par les missionnaires blancs, eux aussi en quête d'argent, ne savent plus à quel saint se vouer. En somme, *Ville cruelle* met sévèrement en cause la mission civilisatrice de l'Europe. Tout comme précédemment dans *'Sans haine et sans amour'*, Mongo Beti dénonce avec la même virulence le mercantilisme du colonisateur et l'apathie du Noir, lui qui se révèle incapable de se rebeller efficacement contre l'occupant.

Ces deux récits sont les seuls que Mongo Beti a signés du pseudonyme d'Eza Boto. Dans *Mongo Beti parle*, il explique que la publication de *Ville cruelle* l'avait passablement déçu, Présence Africaine ayant fait montre de peu de professionnalisme tant au niveau de la qualité technique (révision des épreuves, mise en pages, etc.) qu'à celui du marketing de l'ouvrage et même du montant des droits versés (Kom 77). Aussi décide-t-il, pour ses publications suivantes de changer d'éditeur et même d'identité. Eza Boto devient donc Mongo Beti, pseudonyme qu'il gardera jusqu'à la fin de ses jours.

Avec *Le Pauvre Christ de Bomba*, il affirme un anticléricalisme implicite dans *Ville Cruelle*. Mais en empruntant le ton de la parodie, de l'humour et de la caricature, le romancier démystifie le clergé, dévoile ses collusions avec le pouvoir colonial et montre les limites de son zélateur, le Révérend Père Supérieur (R.P.S.) Drumont, un homme coléreux, têtue et «sourd à toute remarque qu'on ose formuler devant lui» (17). Responsable de l'évangélisation des Tala, le R.P.S. qui se compare volontiers à Jésus-Christ, se heurte à la forte résistance de ses brebis. Aussi décide-t-il de les punir en s'abstenant «pendant trois ans de mettre pied dans leur pays» (14). Le roman raconte le retour de l'homme de Dieu qui pensait que les Tala, sevrés de sa bonne Parole pendant tout ce temps, allaient l'accueillir en triomphe. Le narrateur en est Denis, jeune et naïf garçon de cœur qui raconte sous forme de journal le périple du R.P.S. Tout se déroule comme dans un film et les yeux de Denis sont comme des espèces d'objectifs qui braquent leur gros plan sur le R.P.S. en tournée. Le lecteur assiste alors aux péripéties du voyage et à la déconfiture du missionnaire qui finit par s'avouer vaincu: «Pendant vingt ans, je n'ai rien compris à rien» (243). Il s'en retourne en France.

D'un bout à l'autre, Mongo Beti montre que les rapports entre le R.P.S. et les évangélisés sont fondés sur un irrémédiable quiproquo. Pour le R.P.S., le pays Tala est un «royaume de Satan», un Sodome et Gomorrhe que l'apôtre veut sauver. Mais les Tala, plutôt fiers de leurs dieux et de leur culture, attendent tout autre chose du R.P.S.: «les premiers d'entre nous qui sont accourus à la religion, à votre religion, y sont venus comme à ... une révélation [...] une école où ils acquerraient la révélation de votre secret, le secret de votre force, la force de vos avions, de vos chemins de fer [...] le secret de votre mystère [...]. Au lieu de cela vous vous êtes mis à leur parler de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle etc. Est-ce que vous vous imaginez qu'ils ne connaissaient pas tout cela avant, bien avant votre arrivée?»(46). L'image du R.P.S. se détériore d'autant plus rapidement que son comportement s'apparente à celui d'un vulgaire commerçant grec ou de tout autre colon de la place. Qui plus est, à l'instar d'Albert Schweitzer, l'autre grand blanc de Lambaréné, il méprise la culture locale, ne parle pas la langue du milieu et ne supporte ni la musique ni les danses africaines.

Certes, il n'adhère pas au cynisme de Vidal, l'administrateur des colonies, qui lui suggère, entre autres d'imaginer «un christianisme à l'usage des noirs. Un christianisme [...] où la polygamie serait autorisée...où la pureté sexuelle ne figurerait pas en tête du cortège des vertus» (204) (*5). Toujours est-il qu'il ne dédaigne pas sa protection, qu'il se fait accueillir dans les écoles des missions par La Marseillaise et pense, comme Vidal, que les travaux forcés peuvent conduire les Tala vers Dieu.

Le Pauvre Christ de Bomba dénonce de manière plutôt brutale l'hypocrisie des missionnaires, simplesauxiliaires de l'asservissement des Africains.À sa publication, le livre fit scandale et Mgr Graffin, l'Évêque du lieu, mit tout en œuvre pour empêcher sa distribution au Cameroun. Par la suite, Laffont refusa d'en poursuivre sa commercialisation. L'ouvrage fut alors l'objet d'un Kraus Reprint avant d'être repris par Présence Africaine.

MONGO BETI

LE PAUVRE CHRIST DE BOMBA



Mission terminée qui suit, s'apparente à un roman d'initiation, mais il s'inscrit dans une même veine de protestation contre l'aliénation culturelle. Le jeune Jean-Marie Medza revient en vacances scolaires dans sa famille après avoir échoué à l'examen du Baccalauréat. Sous prétexte qu'il est le plus influent de la communauté du fait de son «impressionnant» bagage intellectuel, il est désigné par le clan pour aller à Kala ramener au bercail l'épouse Niam qui a abandonné le domicile conjugal. Arrivé à Kala cependant, Medza se laisse prendre dans un incroyable imbroglio.

Il est doublement pris en otage par les notables qui veulent profiter de sa notoriété «d'intellectuel» pour engranger toutes sortes d'avantages et par une jeunes péquenots qui l'entraînent dans leur libertinage: sexe, beuverie, mépris de l'ordre traditionnel, oisiveté, etc. Devenu ainsi le point de mire des habitants du village de Kala, Medza se retrouve, un peu malgré lui, le fiancé et presque l'époux d'Edima, une gamine de quinze ans. Certes, il réconciliera aussi la femme Niam avec le clan. Mais en plus de son échec initial au bac, ses frasques à Kala enveniment ses relations avec son père, véritable caricature de l'homme dominé, qui rêve pour son fils une appropriation totale des valeurs de l'Occident, même s'il ne semble pas en comprendre la véritable signification. Bien que Medza nous annonce sa réussite au baccalauréat avant le dénouement de l'aventure, le récit se termine sur la mise en relief de la rencontre conflictuelle entre l'Afrique et l'Occident: «le drame dont souffre notre peuple, c'est celui d'un homme laissé à lui-même dans un monde qui ne lui appartient pas, un monde qu'il n'a pas fait, un monde où il ne comprend rien. C'est le drame d'un homme sans direction intellectuelle, d'un homme marchant à l'aveuglette, la nuit, dans un quelconque New-York hostile. Qui lui apprendra à ne traverser la Cinquième Avenue qu'aux passages cloutés? Qui lui apprendra à déchiffrer le «Piétons, attendez»? Qui lui apprendra à lire une carte de métro, à prendre les correspondances?»(251).





Le Roi miraculé. Chronique des Essazam qui clôt la première partie de la carrière littéraire de Mongo Beti invite à poursuivre la réflexion sur la mise en contact des cultures africaines et européennes. Le récit met en scène l'histoire du vieil Essomba Mendouga, chef de la tribu des Essazam. Polygame gérant un harem de vingt-neuf épouses, il tombe gravement malade. En bonne catholique pratiquante, sa tante Yosifa qui craint pour sa vie, décide de le baptiser pour sauver son âme. Mais assez extraordinairement, le chef se rétablit. Comme il est désormais baptisé, le père Le Guen lui enjoint de vivre en chrétien, c'est-à-dire de ne garder qu'une épouse et de répudier toutes les autres. Le chef choisit la dernière et sa plus jeune femme. Et voilà qui déclenche la furie de Makrita, la première épouse qui ameuté les jeunes gens de son clan pour provoquer une bagarre généralisée. La paix ne sera rétablie qu'à la faveur du déplacement du missionnaire sur la demande expresse de l'administration coloniale et de la réintégration de toutes les autres épouses dans leur droit.

On l'aura compris. Pareille intrigue donne à Mongo Beti un beau prétexte pour procéder d'une autre manière à la mise en accusation de l'église catholique et de l'intrusion de l'administration coloniale dans la vie des Africains. Mais les Africains eux-mêmes n'échappent pas à la critique, eux qui, jeunes comme vieux, se laissent aisément manipuler par les occupants étrangers. Les vieux exigent d'être respectés sans être eux-mêmes respectables, enfermés qu'ils sont dans des traditions surannées. Hormis les femmes qui s'épuisent dans les travaux des champs et quelques rares jeunes de la trempe du jeune intellectuel Bitama qui ont un peu les yeux ouverts, les Africains sont passablement irresponsables et ne semblent pas disposés à lutter pour leur libération.

Avec Le Roi miraculé se termine la première phase de l'œuvre de Mongo Beti. De 1958 jusque vers 1971, il s'occupe essentiellement de sa carrière professionnelle et de ses obligations familiales. En 1958 il est professeur adjoint à Rambouillet. En 1959, lorsqu'il est admis au Certificat d'Aptitude des Professeurs de l'Enseignement Secondaire (CAPES), il est nommé professeur à Lamballe. En 1966, il réussit l'Agrégation de lettres classiques. Nommé professeur au Lycée Corneille à Rouen, il y restera jusqu'à sa retraite en 1994.

C'est par le biais de l'essai qu'il revient à la littérature. En août 1970, Ernest Ouandié, l'un des leaders historiques de l'Union des Populations du Cameroun (UPC), parti qui lutta pour l'indépendance du pays, est arrêté, soumis à une parodie de procès et exécuté. De même, Mgr Albert Ndongmo, alors évêque de Nkongsamba, est accusé de complicité avec la rébellion et d'atteinte à la sûreté de l'État. Il est, lui aussi, dans un simulacre de procès, jugé et condamné à la prison à vie. Scandalisé par l'arbitraire qu'impose le régime d'Ahmadou Ahidjo au peuple camerounais et devant l'indifférence de l'opinion internationale, Mongo Beti choisit d'écrire un pamphlet pour lever un pan de voile sur la face cachée du néocolonialisme français au Cameroun. C'est le sujet de *Main basse sur le Cameroun*, autopsie d'une décolonisation, un brûlot qui est immédiatement frappé d'interdiction à sa parution par un arrêté du ministre de l'intérieur de la France, Raymond Marcellin. Ce n'est qu'en 1976, au terme d'une longue procédure judiciaire, que Mongo Beti et l'éditeur, François Maspero, obtiennent l'annulation de l'ordre d'interdiction de l'ouvrage. Entre-temps, le texte avait été réédité par Léandre Bergeron au Canada et subrepticement réintroduit en France.

L'affaire *Main Basse sur le Cameroun* aura au moins deux effets induits. Mongo Beti reprend goût à l'écriture et les éditeurs vont s'arracher ses nouveaux livres qui pour quelques uns d'entre eux ne seront qu'une version romancée de *Main basse sur le Cameroun*.



© Ernest OUANDIE

Ainsi en va-t-il de Perpétue ou l'habitude du malheur ou même de Remember Ruben I et II. Bien que Perpétue...raconte les mésaventures du personnage éponyme, il s'agit aussi de l'histoire de son frère, le rubéniste Wendelin Essola. Du fait de son adhésion au Parti Progressiste Populaire, parti qui lutte pour l'indépendance du pays, Essola est arrêté et enfermé dans un camp de concentration du dictateur Baba Toura le Bituré. Lorsqu'à la fin du récit, il abjure en échange de sa libération et retourne dans son village, il découvre que sa sœur Perpétue est décédée des suites des mauvais traitements qu'elle a subis chez Edouard à qui on l'a mariée de force. Du coup, Perpétue... prend la forme d'un roman policier dans lequel Essola se mue en enquêteur pour déterminer les circonstances de la mort de sa sœur. Voilà qui donne à Mongo Beti une belle occasion pour mettre à nu les dysfonctionnements de la société ainsi transposée. Il en ressort que Perpétue, dont la fragilité est sans doute symbolique de la condition féminine ou de la condition africaine, est victime d'un monde cupide et corrompu. Cupidité et corruption sont ici les corollaires du régime dictatorial qui sévit dans le pays. Perpétue est victime de l'intolérance qui a contraint son frère à la quitter. L'abjuration d'Essola qui est synonyme de trahison consacre la faillite de la lutte révolutionnaire. Bien que le pays soit devenu indépendant, le régime de Baba Toura installe le peuple dans la dépendance et la précarité avec la complicité de l'opinion internationale.

Voilà sans doute qui explique le caractère violemment révolutionnaire de Remember Ruben et de La Ruine presque cocasse d'un polichinelle (Remember Ruben II). Historiquement, les événements des deux récits précèdent l'histoire de Perpétue... En effet, lorsqu'en 1944, Mor Zamba quitte la prison où l'avaient enfermé les forces coloniales françaises, il rejoint Fort-Nègre et Kola-Kola où Ruben a semé l'esprit de révolte. Après l'assassinat de Ruben en 1958 et le retour d'Indochine d'Abéna, son presque frère, Mor Zamba et celui-ci s'engagent à poursuivre son héritage et à continuer la guerre populaire de libération en milieu urbain. Remember Ruben est donc le récit de l'affrontement entre les forces coloniales et la résistance camerounaise. Évidemment, l'on a affaire à des forces totalement inégales et Mongo Beti prend le parti de montrer le génie d'organisation d'un peuple passablement démuné face à la puissance de feu du pouvoir impérial ou néo-colonial. Remember Ruben apparaît ainsi comme le volet stratégique du diptyque alors que La Ruine... en est la mise en œuvre, la phase opérationnelle. Le récit commence en janvier 1960, au lendemain de l'indépendance du Cameroun oriental. Du fait que l'indépendance du pays fut remise à un leader fantoche du point de vue des révolutionnaires, la résistance se poursuivra pendant de nombreuses années.

Dans *La Ruine...*, Mor Zamba et ses acolytes rubénistes luttent pour libérer le très symbolique village d'Ekoumdoum. Ils y parviennent tant bien que mal grâce surtout à l'appui des femmes et de leur leader, Ngwane Eligui la Jeune. *La Ruine...* dévoile aussi un côté messianique du leadership puisque Mor Zamba annonce le surgissement du combattant Abéna de la même manière que Jean-Baptiste annonça l'arrivée du Christ. Tout comme dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, par ailleurs, la religion catholique est fortement mise en cause à travers la figure du père Van den Rietter qui symbolise le dernier bastion du pouvoir blanc, totalement incapable de s'adapter aux réalités d'une Afrique libérée du joug colonial. Avec *Remember Ruben* et *La Ruine...* Mongo Beti pose à sa manière, les jalons de la narration d'une nation africaine ainsi que le suggère Edward Said lorsqu'il écrit: "Nations themselves are narrations. The power to narrate, or to block other narratives from forming and emerging, is very important to culture and imperialism" (*Culture and Imperialism*, xiii)

Rappelons qu'avant d'être édité aux éditions des Peuples noirs, maison d'édition créée par Mongo Beti, *La Ruine...* paraît en feuilleton dans la revue *Peuples noirs – Peuples africains* (PNPA) de mars-avril 1978 à mars-avril 1979. une revue qu'il a créée en 1978. En collaboration avec son épouse Odile Tobner, Mongo Beti fonda PNPA et l'anima pendant plus de dix ans (1991) au cours desquels il publia une soixantaine de numéros. PNPA est une revue culturelle qui se veut aussi une arme de combat. Nombre de récits de Mongo Beti peuvent se lire à la lumière des articles qu'il publie dans ladite revue. Il y définit son esthétique et le sens de sa narration. Pour lui, il faut écrire pour sortir du «scabreux gratuit» car il importe de produire une littérature où les Noirs ne seraient plus des objets mais des sujets d'une réflexion sur eux-mêmes. Si, en français, le mot noir symbolise la turpitude, l'impureté, le deuil, la barbarie, il faut écrire pour démasquer et pour dénoncer cet état de chose.

La littérature africaine doit de ce fait être une littérature pour la révolution africaine, pour décourager la persécution du pouvoir et non pour conforter un pouvoir garant d'un ordre social aliénant. D'où la nécessité de tenir le plus grand compte de l'histoire de la colonisation avortée avec son cortège de tragédies et de s'abreuver aux sources vives de l'histoire des Noirs et des peuples dominés de la terre (Haïti, Vietnam etc.). Mongo Beti en arrive à une conclusion qu'à l'instar de Richard Wright, les écrivains noirs doivent poser les grands problèmes du destin des peuples noirs.

D'après lui, il est inutile de vouloir prendre exemple sur l'Europe contemporaine:«L'écriture n'est plus en Europe que le prétexte de l'inutilité sophistiquée, du scabreux gratuit, quand, chez nous, elle peut ruiner des tyrans, sauver les enfants des massacres, arracher une race à un esclavage millénaire, en un mot servir. Oui, pour nous, l'écriture peut servir à quelque chose, donc doit servir à quelque chose» (PNPA 11, 91). La littérature africaine sera essentiellement partisane. Elle sera une littérature de refus. Les Africains devront cesser d'être des domestiqués, les protégés et les évangélisés de quiconque.

Parallèlement à ses activités éditoriales, Mongo Beti écrit un nouveau diptyque, *Les Deux mères* de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur et *La Revanche* de Guillaume Ismaël Dzewatama. Bien que le protagoniste principal en soit le jeune Guillaume Ismaël Dzewatama, l'enjeu semble aussi consister à décrypter la double vie et les multiples identités de son père Jean-François Dzewatama, à la fois opposant et allié d'une dictature postcoloniale. Le parcours de Jean-François figure la trahison des clercs et traduit par certains côtés ce que Frantz Fanon appelle les mésaventures de la conscience nationale. Le volume II du diptyque s'articule d'ailleurs autour de la descente aux enfers de Jean-François, exemple par excellence de l'errance idéologique d'un intellectuel africain. Mongo Beti profite de ce que Jean-François devient prisonnier, suite à une tentative de coup d'état, pour procéder à une critique en règle des acteurs et des structures socio-politiques de l'Afrique contemporaine. Sont tour à tour passés au crible la francophonie et Senghor, son thuriféraire; la coopération franco-africaine; les dérives des pouvoirs postcoloniaux, etc. Dans les deux récits, Mongo Beti s'amuse à reprendre sous une forme à peine romancée des sujets abordés dans la revue *Peuples noirs – Peuples africains*, publication au miroir de laquelle on peut lire les deux romans.



© Odile Tobner & Mongo Beti

Il en va pareillement de *Lettre ouverte aux Camerounais* ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobè, ouvrage qu'il reconnaît lui-même inclassable: «c'est un livre où il est question du Cameroun, et le destin du Cameroun n'appartient à aucune catégorie, pas plus que sa situation actuelle n'a de précédent» (5). L'essentiel du texte est une reprise d'articles parus au milieu des années 1980 dans *Peuples noirs – Peuples africains* et ayant trait aux pièges que semble lui avoir tendu le régime Biya pour provoquer la faillite de ladite revue. Le texte emprunte énormément au style de *Main basse sur le Cameroun* et s'apparente à une dénonciation des dérives totalitaires ainsi que des réseaux sur lesquels s'appuie le régime en place à Yaoundé. Il revient sur l'affaire Ndongmo, la remet en perspective pour dénoncer ce qu'il appelle «The French connection» et la nature bien pâle du pouvoir qui gouverne le Cameroun.



La publication du *Dictionnaire de la Négritude* en collaboration avec Odile Tobner l'éloigne un instant des analyses socio-politiques. Le projet est ambitieux puisqu'il s'agit de proposer une relecture des grands noms et des concepts fondateurs de l'histoire et de la culture du monde noir depuis la traite négrière jusqu'à présent. Le terme même de négritude y est remis en perspective: «La négritude, c'est l'image que le Noir se construit de lui-même en réplique à l'image qui s'est édifiée de lui, sans lui donc contre lui, dans l'esprit des peuples à peau claire – image de lui-même sans cesse reconquise, quotidiennement réhabilitée contre les souillures et les préjugés de l'esclavage, de la domination coloniale et néocoloniale» (6). Seront alors revisités et réinterprétés des noms (Chaka, Lumumba, N'Krumah, Nat Turner, Martin Luther King, Dessalines, Joe Louis, Bokassa, etc.), des concepts (esclavage, colonisation, panafricanisme, apartheid, ku klux klan, jazz, etc.) ou des lieux de mémoire (Bandoeng, Berlin, Ghana, Haïti, Sharpeville, etc.). Qu'on ne s'y trompe pas. Le *Dictionnaire de la négritude* n'a pas grand chose à voir avec le mouvement de la Négritude initié par Senghor et Césaire dans les années 1930. Les auteurs sont partis du principe selon lequel le terme, désormais lexicalisé, «ouvre tout un champ idéologique qui est aussi un champ de bataille avec vainqueur et vaincu, orgueil et humiliation» (6). Il s'agit donc d'une ambitieuse entreprise de déconstruction.

Après le Dictionnaire de la négritude, Mongo Beti poursuit sur le mode de l'essai avec la publication de *La France contre l'Afrique*, retour au Cameroun. En 1991, en effet, au terme de 32 ans d'absence ininterrompue et plus de quarante ans d'exil, Mongo Beti s'en retourne au Cameroun à la faveur de la libéralisation de la vie politique survenue au lendemain de la chute du mur de Berlin en 1989. *La France contre l'Afrique* est donc une espèce de «cahier d'un retour au pays natal». À partir des choses vues, l'auteur aborde les domaines les plus divers de la vie camerounaise. L'ouvrage relève à la fois de l'anthropologie, de la sociologie, de l'économie politique, des sciences de l'éducation et même des relations internationales. Mongo Beti analyse les mécanismes qui ont conduit le Cameroun et l'Afrique à l'impasse. Il stigmatise l'État central prédateur, critique l'administration castratrice qui paralyse le continent du fait de la corruption, des fraudes, du pillage organisé, des guerres, des oppositions et des émeutes tribales artificiellement fomentées par le pouvoir, de l'impunité des dirigeants. Comme dans *Main basse sur le Cameroun*, il met en relief la responsabilité de la France dans les violences institutionnalisées et dans le pillage des ressources naturelles des anciennes colonies.


En 1994, Mongo Beti prend sa retraite de la fonction publique française et s'installe au Cameroun. La même année, il ouvre à Yaoundé la Librairie des Peuples noirs en même temps qu'il se lance dans des activités agro-pastorales (plantations de produits vivriers, exploitation forestière, élevage) dans son village d'Akometam. La même année, il publie *L'histoire du fou*.

Mongo Beti

Bien que le récit mette effectivement en scène de nombreux fous, L'Histoire du fou est sans doute une histoire de fou mais pas à proprement parler l'histoire du fou, mais celle "de son père, et, à vrai dire, l'histoire d'un peuple qui rêva beaucoup" (11). C'est à peine si le fou dont il est question occupe le premier chapitre de l'ouvrage. On a plutôt affaire à une fable, à une espèce de conte de fées, en long flashback, qui relate les malheurs d'un peuple dans un pays qui, en 1960, a acquis un semblant d'indépendance dans le tumulte, la discorde et le sang. Depuis lors, le pays vit pratiquement sous occupation, la population étant livrée à l'inquisition permanente d'un dictateur peu imaginatif qui s'est doté d'une police omniprésente et anarchique, et d'une armée fractionnée, pourvue d'avantages sans borne. L'action se noue d'ailleurs autour d'une altercation entre des villageois et un groupe de soldats en quête de plaisirs faciles dans le village du patriarche Zoaételeu, descendant de Zambo Menduga. Le récit est ainsi bâti autour du personnage de Zoaételeu, illettré, polygame, père de nombreux enfants et point tournant de nombreuses intrigues auxquelles il ne semble pas comprendre grand chose. L'Histoire du fou, c'est l'histoire de la vie désarticulée qui a cours sous les régimes néocoloniaux des dictateurs fous de l'Afrique subsaharienne. Pour Mongo Beti, ces régimes s'apparentent, à l'instar des quintuplés qui naissent chez Zoaételeu le patriarche, à des bébés hydrocéphales, c'est-à-dire non viables.

Désormais établi à Yaoundé, Mongo Beti devient un acteur occasionnel mais surtout un observateur averti des événements socio-politiques et culturels du pays. En dix ans, il va faire paraître plus d'une centaine d'interventions dans les colonnes d'une quinzaine de journaux camerounais. Ce faisant, il semble assouvir son rêve de faire carrière comme journaliste, rêve qu'il dit avoir initialement caressé avant de se rendre compte qu'un journaliste africain ne pouvait avoir aucun avenir en France à son époque. L'ensemble de ces textes qui abordent les sujets les plus divers ont été collectés et publiés par Philippe Bissek sous le titre, Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001 (2005). Mais l'un des temps forts de la présence de Mongo Beti dans les journaux locaux fut la publication en feuilleton de Les Exilés sont de retour dans l'hebdomadaire Le Messenger de mai à octobre 1998. Finalement publié sous le titre de Trop de soleil tue l'amour, le récit fait partie d'un triptyque qui restera inachevé puisque l'auteur meurt avant d'avoir fini le troisième volume de la série.





Trop de soleil tue l'amour se déroule dans un pays sous-développé d'Afrique, pays en proie aux convulsions sociales, ethniques et politiques, pays où l'insécurité fait partie de la vie quotidienne. Les escadrons de la mort sont légion. Les magistrats sont corrompus. Et la police, complètement pourrie, ne sert pas à protéger le citoyen mais à l'arnaquer. De plus, elle fonctionne sans archives et ne fait jamais d'enquête, de peur de mettre en cause un <<grand>>, un dignitaire du régime en place, le pays étant gouverné par une mafia au service des intérêts étrangers. Dans ce contexte, l'assassinat du révérend père Maurice Mzilikasi, savant pratiquement nobélisable; le meurtre de Maurice Mzili, prêtre lui aussi; la mort subite et mystérieuse de la femme du Président de la République; le cadavre étrange découvert dans l'appartement de Zam et les attentats contre Zam lui-même sont autant d'énigmes qui encombrant le roman de Mongo Beti mais dont aucun ne sera élucidé.

C'est dire que Trop de soleil tue l'amour est un texte aux intrigues multiples. La fugue de Bébête, la copine occasionnelle de Zam, constitue en soi une énigme policière. D'ailleurs, si l'on peut dire que la femme est l'avenir de l'homme, le portrait que Mongo Beti donne de quelques spécimens ne nous promet pas un avenir en rose: <<Nos gonzesses ici, c'est pas comme ailleurs. Amour, fidélité et tout ça, pas la peine, elles ne connaissent pas. Il n'y a que le fric qui les branche>> (42).

Quoi qu'il en soit, ce récit marque un tournant dans la production littéraire de Mongo Beti. En dehors même des mystères et de l'aspect policier du texte, de la pression de l'actualité qui hante les pages, l'ouvrage est néanmoins serein et des plus fantaisistes. Au regard d'une Afrique désespérément corrompue, gérée par des toubabs repeints en Negro, au regard d'un continent transformé en vaste casino, dans des pays où le pouvoir s'apparente à <<une partie de base-ball entre ouistitis>>, Mongo Beti choisit d'interpeller le lecteur. Et s'essaie même à le faire dans la langue de l'homme de la rue tant il est vrai que le texte nous offre une véritable anthologie d'africanismes. C'est donc évident; les exilés sont de retour et rien ne sera plus jamais comme avant!

C'est donc avec une infatigable obstination mais avec une égale exubérance que l'auteur poursuit son enquête dans *Branle bas en noir et blanc* où l'on retrouve l'essentiel des personnages de *Trop de soleil tue l'amour*: Eddie, l'insaisissable avocat, et Georges, l'aventurier français, courent toujours après l'énigmatique Bébète. Voilà qui donne à Mongo Beti une autre occasion pour broser un portrait décapant de la société camerounaise contemporaine. Mais on est loin du discours militant dont on disait que l'auteur a parfois du mal à se défaire. Ici, il s'agit plutôt de la prise en charge du quotidien, de la mise à nu des mécanismes qui expliquent les dérives du pays. Cupidité, corruption, mondanités, gestion occulte et autres maux dont la responsabilité est le fait des Africains autant que des Européens. Ici comme précédemment, Mongo Beti demeure un virtuose de la langue française mais il se dégage volontiers des contraintes normatives pour laisser ses personnages s'exprimer dans le parler local. Admirateur et grand connaisseur de l'histoire et de la culture de ses congénères Noirs américains, c'est aussi au rythme du blues et du jazz que se lit *Branle bas en noir et blanc* avec des récurrences comme Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Josephine Baker, Billie Holiday, Lee Morgan, Jimmy Rushing, Big Joe Turner, Art Blakey et ses Jazz Messengers. Comme quoi, écrit-il, «le jazz [...] sera toujours la musique des exilés ou de leurs semblables, les parias du monde entier» (172)

On l'aura compris. Pour appréhender l'œuvre de Mongo Beti, il convient de bien garder à l'esprit le contexte historique et social dans lequel elle s'est élaborée. Trois moments essentiels me semblent importants à considérer: la période coloniale dans laquelle s'inscrivent ses quatre premiers récits; la période postcoloniale qui s'ouvre avec *Main basse* sur le Cameroun et se termine avec le *Dictionnaire de la négritude*; la période post-guerre froide qui commence avec son retour au Cameroun en 1991 et la publication deux ans plus tard de *La France contre l'Afrique*. Le premier moment se caractérise par l'aliénation et les exactions de l'administration coloniale. Ses écrits transposent les conflits culturels et mettent en scène les stratégies qu'invente le petit peuple africain pour faire face aux divers enjeux qu'entraîne la présence de l'occupant étranger. Du fait de la mise à l'écart des nationalistes et de l'octroi de l'indépendance aux disciples de Louis-Paul Aujoulat, un colonisateur qui passe pour être l'architecte de l'instauration des dictatures en Afrique francophone, le deuxième moment de l'œuvre de Mongo Beti s'apparente à une mise en accusation des gestionnaires du Cameroun postcolonial. Avec la chute du mur de Berlin en 1989 et l'avènement des transitions démocratiques suivi de son retour au pays natal, Mongo Beti produit une œuvre au ton truculent mais toujours aussi critique des structures postcoloniales et de ce qu'il désormais convenu d'appeler état néo-patrimonial.

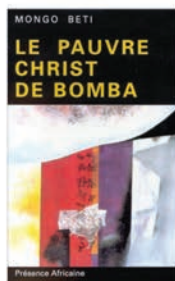
Mongo Beti peut être considéré, de ce point de vue, comme l'un des pourfendeurs les plus virulents et les plus infatigables de la Françafrique, c'est-à-dire de la politique de la France à l'égard de ses anciennes colonies du continent noir. Son œuvre, comme nombre d'écrits émanant des anciennes colonies peut être inscrite dans la tradition littéraire française et l'on peut facilement l'associer à des écrivains comme Balzac ou Voltaire. En revanche, ses relations avec ses pairs francophones d'Afrique n'ont jamais été des plus amènes. Autant il a été proche de son compatriote Ferdinand Oyono du fait qu'au début de leur carrière, leurs problématiques créatrices étaient semblables, autant il se sont brouillés lorsque celui-ci s'est mis au service du pouvoir néocolonial de Yaoundé. Il s'est également tenu à bonne distance des écrivains qui, comme Ahmadou Kourouma, pouvaient se laisser séduire par le «folklore» de la francophonie, un concept déroulé par le maître d'hier pour s'assurer le contrôle de l'imaginaire de l'élite du pré carré de la France.

Comme il nous est apparu dans *Remember Mongo Beti*, l'écrivain camerounais fut un homme et un écrivain aux visages multiples, difficile à appréhender. Pour son confrère Tierno Monenembo, «c'est le loup solitaire, [...] la fraction saine de notre cerveau malade» (*Remember Mongo Beti* 29); pour Maryse Condé, il est le «symbole même de l'écrivain courageux qui refuse d'écouter les sirènes du pouvoir pour mener un combat vengeur dans une liberté totale et une solitude totale» (119). Quant à ses compagnons de route, Gustave Massiah pense que «Mongo Beti est l'un des plus grands résistants de l'Afrique moderne» (274) tandis qu'Abel Eyinga pense à lui comme «un homme libre» qui a vécu debout et a assumé ses choix (274). Christophe Chomant, un de ses anciens élèves affirme qu'il «était [...] un héros vivant, une sorte de 'Che Guevara' de l'Afrique» (80). De ce point de vue, Mongo Beti qui, comme Che Guevara, était un révolutionnaire avec sa plume comme seule arme, fait désormais partie d'une mythologie que des générations de chercheurs seront appelées à explorer.

OUVRAGES



Ville cruelle
Paris,
Présence Africaine
1954
Sous le pseudonyme
de Eza Boto



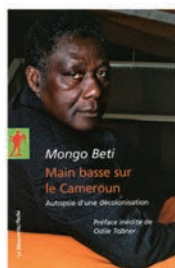
**Le Pauvre Christ
de Bomba**
Paris Laffont
1956
Sous le pseudonyme
de Mongo Beti



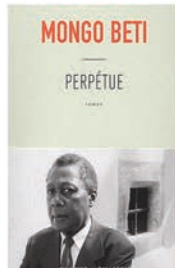
Mission terminée
Paris
Buchet-Chastel
1957
Rouen, Éditions des
Peuples Noirs, 2016



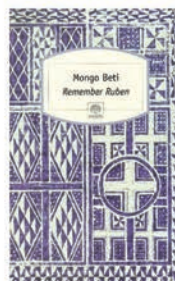
Le Roi miraculé
Chronique des Essazam
Paris : Buchet-Chastel,
1958
Rouen, Éditions des
Peuples Noirs, 2016



**Main basse sur
le Cameroun**
*Autopsie d'une
décolonisation*
Paris
Maspero, 1972



**Perpétue et
l'habitude
du malheur**
Paris
Buchet-Chastel
1974



Remember Ruben
Paris 10/18
1974



**La Ruine presque
cocasse d'un
polichinelle**
Rouen, Éditions des
Peuples noirs, 1978



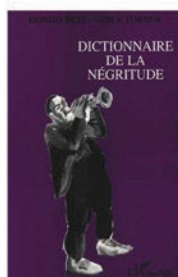
**Les Deux mères
de Guillaume Ismaël
Dzewatama,
futur camionneur**
Paris
Buchet-Chastel
1983



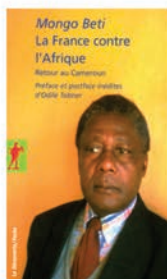
**La Revanche
de Guillaume
Ismaël Dzewatama**
Paris
Buchet-Chastel
1984



**Lettre ouverte aux
Camerounais ou
la deuxième mort
de Ruben Um Nyobé**
Rouen
Éditions des
Peuples noirs
1986



**Dictionnaire de
la négritude
avec Odile Tobner**
Paris
L'Harmattan
1989



**La France contre
l'Afrique.
Retour au Cameroun**
Paris
La Découverte
1993



L'Histoire du fou
Paris
Julliard
1994



**Trop de soleil
tue l'amour**
Paris
Julliard
1999



**Branle-bas
en noir et blanc**
Paris
Julliard
2000

Bibliographie de Mongo Beti

- **Ville cruelle** (sous le pseudonyme d'Eza Boto), roman, Présence Africaine, Paris, 1954.
- **Le Pauvre Christ de Bomba**, Robert Laffont, Paris, 1956. Réédition Présence Africaine, Paris 1976.
- **Mission terminée**, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1957. Réédition. Edition des peuples noirs. 2016
- **Le roi miraculé**, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1958. Réédition. Edition des peuples noirs. 2016
- **Main basse sur le Cameroun**, essai, François Maspero, Paris 1972. Réédition Editions des Peuples Noirs, Rouen, 1984. Réédition La Découverte Paris 2003. Nouvelle édition, La découverte 2010.
- **Perpétue et l'habitude du malheur**, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1974. Réédition 2004.
- **Remember Ruben**, roman, 10/18, Paris, 1974. Réédition Le Serpent à Plumes, Paris 2001.
Disponible par correspondance aux Editions des Peuples Noirs
- **La Ruine presque cocasse d'un polichinelle**, éditions des Peuples Noirs, Paris, 1979.
Réédition Le Serpent à plumes, Paris 2003. Disponible par correspondance aux Editions des Peuples Noirs (cf ci-dessous)
- **Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama**, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1983.
- **La revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama**, roman, Buchet-Chastel, Paris, 1984.
- **Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé**, essai, Editions des Peuples Noirs, Rouen, 1986.
- **Dictionnaire de la négritude (avec Odile Tobner)**, L'Harmattan, Paris, 1989.
- **La France contre l'Afrique, retour au Cameroun**, essai, La Découverte, Paris, 1993. réédition 2006.
- **L'Histoire du fou**, roman, Julliard, 1994.
- **Trop de soleil tue l'amour**, roman, Julliard, 1999.
- **Branle-bas en Noir et Blanc**, roman, Julliard, 2000.
- **Mongo Beti à Yaoundé**, 1991-2001, recueil d'articles, éditions des Peuples Noirs 2005.
(Editions des Peuples Noirs 82, av. de la Porte des Champs, 76000 Rouen France)
- **Africains si vous parliez** (Choix d'articles parus dans la revue Peuples noirs Peuples africains), éd. Homnisphères, 2005.
- **Mongo Beti parle (Entretiens avec Ambroise Kom)**, éd. Homnisphères, 2006.
- **Le rebelle**, (3 vol.) textes réunis et présentés par A. Djiffack, Gallimard, continents noirs, 2007-2008,

On peut lire la revue Peuples Noirs Peuples Africains, publiée par Mongo Beti et Odile Tobner de 1978 à 1991, sur www.mongobeti.org



LaCeneLittéraire
Lecteurs engagés!

www.lacenelitteraire.com

Courriel : info@lacenelitteraire.com  La Cene littéraire